

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite).

—J'allais vous en demander la permission.

C'était une fraîche journée d'automne. Ils partirent, ce qui ne veut pas dire qu'ils arrivèrent vite au but. C'était à qui arrêterait Ulrique au passage pour demander conseil à la comtesse, sur la construction d'un poulailler, la transformation la plus pratique des vieilles hardes pour les enfants, etc., etc.

Gilbert suivait, l'œil pensif, ce manège d'Ulrique, si nouveau pour lui. Enfin ils arrivèrent aux sapins, et lorsque la jeune fille eût terminé sa consultation au moulin, il lui demanda de faire avec lui un petit tour sous les armes.

—Hum ! —fit-elle.—Je devrais bien vite retourner à mon ouvrage... Enfin, soit, n'êtes-vous pas mon hôte...

Ils suivirent le gracieux sentier qui serpentait sous bois.

—Vraiment, —dit brusquement Sir Gilbert, —n'avez-vous pas assez de vos propres affaires sans vous astreindre ainsi de vous occuper des niaiseries de ces paysans !

—Certes, mais je considère ces braves gens comme à moi légués par le Père Sepp. Il prenait soin d'eux. N'est-ce pas pour moi un devoir de reconnaissance envers sa mémoire d'agir comme je le fais ?

—Est-ce là votre seule raison ?

—Eh bien, non ; je crois que ce que mon pauvre père avait coutume d'appeler mon génie pour la tyrannie y entre pour beaucoup. Il faut que je commande, que je dirige.... Et puis....

—Et puis ?....

—Il me semble que ceux à qui a été donné l'intelligence assument, par là même, une sorte de responsabilité de leurs semblables, intellectuellement inférieurs.

Sir Gilbert releva vivement la tête et regarda Ulrique.

—Voyez-vous, —continua-t-elle, —ce serait si abominablement égoïste de ne pas essayer au moins de rendre meilleur ou plus heureux le coin du monde sur lequel on vit. Ces paysans de Glockenau, par exemple, ne savent qu'emboîter le pas à leurs devanciers. Ils ne progresseraient jamais si quelqu'un dont les vues vont plus haut que la motte de terre et le soc de la charrue ne leur montrait la voie.

—Et vous êtes de ce quelqu'un-là, je comprends, cousine.

Ils venaient d'arriver à la clairière de l'ancien moulin, à cet endroit, justement, où, le lendemain de l'en-

terrement de son père, Ulrique était venue chercher une solitude propice au calme examen de sa douloureuse situation. Sous sa parure d'automne, ce lieu était plus délicieux que jamais et produisit à sir Sir Gilbert la plus charmante impression.

—On dirait, fit-il, —un décor de conte de fées. Ce clair soleil filtrant à travers les branches, cette brise légère qui fait à peine onduler les ramures, ces échappées de ciel bleu et de vue sur la vallée, c'est vraiment enchanteur. Et, tenez, voici, tout voisins, deux sièges moussus qui semblent inviter à la causerie.

C'étaient les deux vieilles meules du moulin enveloppées dans leur robe verte. Ils s'assirent et, levant les yeux, Ulrique vit ceux de son cousin qui l'observaient attentivement.

—Votre théorie de la responsabilité des gens intelligents est un peu déconcertante, —dit-il.—Où avez-vous pris ces idées-là ?

—Je n'en sais vraiment rien. A moins que ce ne soit du Père Sepp, quoique chez lui ce fût, non l'activité de l'esprit, mais la charité du cœur qui agit. Que ne ferait-on pas avec ces deux forces réunies !

—Vous oubliez une autre force : l'argent.

—Oh ! avec l'argent en plus, ce sont des miracles que l'on arriverait à produire.

—Et que penseriez-vous d'une personne qui, joignant ces trois conditions, aurait conscience de n'avoir rien fait pour rendre ses semblables meilleurs ou plus heureux ?

—Je la plaindrais, —dit Ulrique simplement, —car je ne pense pas que cette personne-là puisse elle-même puisse se trouver heureuse.

—Et vous..... vous êtes heureuse ?

| Oui, depuis une année que j'ai trouvé, grâce au Père Sepp, une place dans la vie, je crois pouvoir dire que je suis heureuse. J'ai cessé d'être une impossibilité et une invraisemblance, si je suis demeuré un fait isolé.

—Un fait isolé bien remarquable, en tout cas, —dit Sir Gilbert d'un air rêveur.

—Mais, —dit subitement Ulrique, —vous me faites toujours parler de moi..... Et vous ?

—Oh ! moi, que pourrais-je vous dire ? —repondit son cousin avec un amer sourire, —vous parlerai-je des charmes douteux de la saison de Londres, des façons dont nous nous ingénions à perdre le temps à la campagne, des beautés présentées au dernier *drawing room*, de Lady *** ou des dettes de Lord Thringum-boob, de politique ou de la dernière caricature du *Punch*, et de Tennis ou des régates d'Oxford et de Cambridge ? Croyez-moi, laissons ces choses insipides.

—Jevoulais dire vos occupations, les endroits où vous allez.....

—Cela ne vaut pas mieux et ce serait du grec pour